

1.

A propos de trois peintures  
que j'ai rapportées de Coutigliano

\*\*\*\*\*

Ce ne sont pas seulement quelques faits que je retrouve dans ma mémoire, lorsque vous m'interrogez sur les peintures qui sont suspendues aux murs de mon salon; mais c'est tout un passé qui se réveille. Ce que vous demandez ce sont quelques précisions. Vous dites : " Qui se souviendra, lorsque tu ne seras plus là?". Mais se souvenir c'est évoquer tant de choses : c'est voir s'éveiller le printemps ou sentir passer le souffle glacé de l'hiver, c'est aller cueillir des fleurs dans la prairie ou affronter à nouveau les orages ou les ténèbres qu'on a dû traverser. Homère déjà se plaignait de la longueur des discours du vieux Mentor. Il n'en avait jamais fini, lorsqu'il commençait à donner des explications. C'est fatal : lorsqu'on regarde en arrière, il semble que le temps et la distance ont tout englouti et que rien de ce passé ne peut plus intéresser le présent. Mais, au fur et à mesure qu'on remue cette cendre refroidie, voici qu'elle s'anime, se colore et les souvenirs se mettent à chanter comme oiseaux dans les bosquets.

Pendant l'été 1902, comme j'étais pasteur à Livourne, nous trouvâmes trop onéreux et compliqué de retourner en Suisse, pour y passer l'été. Nous décidâmes donc de nous fixer pour les vacances dans un des lieux de villégiature de la montagne dont nous parlaient nos paroissiens.

En disant " nous " je parle de Maria, ma première épouse, avec qui j'avais été fiancé pendant huit ans et qui m'avait déjà donné ~~cinq~~<sup>six</sup> enfants : Lena, Mame, Ghita, Henriette et Ripi. Nous ve-<sup>Lily</sup>nions de perdre Henriette et c'est pour cela que nous avons quitté le Grand-Saconnex, pour nous soustraire à la hantise de tristes souvenirs.

Donc un beau matin, enfourchant ma bicyclette, je me suis mis en quête guidé par les indications que nous avons recueillies à gauche et à droite.

Je visitai d'abord Baga où j'admirai un superbe palais, blasonné aux armes des Médicis et un large paysage, au loin sur la contrée; le lieu me plaisait; mais je ne trouvai aucun logement approprié.

M'enfonçant alors dans la montagne, je suivis la route qui de Bagni di Lucca conduit dans le duché de Modène et, à tort ou à raison, je choisis à Coutigliano l'appartement où nous passâmes un bel été de vacances.

Coutigliano est une bourgade qui commande la vallée et qui par conséquent avait une importance stratégique. C'était à l'époque le siège du capitaine de la montagne. C'était presque une petite ville. Somme toute, c'était ce qu'il nous fallait.

Coutigliano n'est pas une villégiature à la mode; le centre des hôtes de distinction est plus haut, au sommet du col, à l'Abetone, derrière d'immenses forêts de sapins, fort bien entretenus et appartenant à sa Majesté, Monsieur le roi. C'est à l'Abetone qu'on a construit de grands hôtels et que, le soir, au son d'orchestres divers et au milieu du fracas des lumières, les belles dames et les beaux messieurs passent leur nuit à danser. C'est enfin le centre d'où partent les itinéraires pour faire l'ascension des sommets les plus élevés, du "vecchio Cimene" en particulier.

A part le fait qu'elle est encaissée dans une vallée resserrée entre des montagnes à pic et assez élevées Coutigliano était bien mieux notre affaire. Là, point d'hôtel; mais l'on trouve chez l'habitant de petits appartements meublés et pourvus à peu près du nécessaire. Et, moyennant des loyers honnêtes, ceux qui désirent passer un été à la montagne se logent à peu près. C'est, nous dit-on, le centre des familles d'officiers de marine qui ne sont pas gens très fortunés et avec lesquels, du reste, nous n'avons pas eu l'occasion d'entrer en contact.

Ce dont je me souviens c'est la petite place devant l'ancienne résidence du capitaine de la montagne, fier bâtiment décoré des blasons de toutes les familles qui à tour de rôle ont habité ses murs. Semés comme au hasard, mais non sans un sens très aigu du rythme, les éléments de cette décoration formaient un ensemble empreint de force, de beauté et de grâce. Et en face du palais s'élevait une gracieuse loggia ornée de fresques. Si étrange que cela soit, je n'ai jamais eu l'occasion de m'approcher et de considérer de près ces peintures, qui ne devaient pas être quelconques. Le soir, cet ensemble était brillamment éclairé par quelques lampes à arc suspendues par des fils invisibles et circulant au milieu des tables qui envahissaient le lieu et autour desquelles étaient les hôtes d'été, prenant leur café noir ou quelque boisson plus alcoolique, je me figurais être sur la place de Saint Marc à

Venise, dont je ne connais, du reste, le charme que par ouï-dire.

Les diverses constructions de la bourgade et les restes des fortifications formaient le long des rues en pentes des ensembles d'architecture pleins de pittoresque, qu'Emmanuel, alors âgé d'une douzaine d'années s'efforçait de rendre dans ses dessins qui ne manquaient pas de vigueur.

Nous habitons sur une grande place, dominée sur un de ses côtés par un grand palazzo dont j'ai oublié la destination; mais dont l'architecture avait du style. C'est là que devaient se tenir des foires et des marchés à certaines époques. C'est là que s'arrêtait la patache. Et c'est là que se trouvaient les magasins. Il y avait, si je ne me trompe, dans la maison que nous habitons une boucherie et un café.

L'église du lieu s'enorgueillissait de la possession de deux grandes peintures, l'une de Véronèse, l'autre de Giovanni di San Giovanni, un peintre du XVII<sup>e</sup> siècle, auquel les Offices de Florence consacrent une salle spéciale.

De l'église elle-même je ne me souviens de rien, sinon des arceaux en plein ceintre passés à la chaux.

Quant à la peinture de Véronèse, je sais qu'elle montrait un groupe imposant de personnages de grandeur naturelle. C'étaient les apôtres entourant le Maître. Mais je ne vois ni les disciples, ni le Christ. Ils se dressaient dans un cadre champêtre. Mais que représentait le paysage? Était-ce la campagne? Était-ce la montagne? Le site avait-il été emprunté à Coutigliano? Je ne saurais le dire; Je n'ai jamais pu examiner véritablement cette peinture, ne m'étant jamais trouvé en sa présence au moment où elle était favorablement éclairée. J'ai toujours fait le projet de retourner à une heure propice; mais j'ai quitté la localité, sans qu'elle ait sonné.

Le tableau de Giovanni di San Giovanni que je vois dès l'abord bien éclairé, m'a fait, lui, une forte impression par la beauté des gestes et la somptuosité des étoffes. Il représente une circoncision sujet traité à maintes reprises dans d'autres peintures de Coutigliano dont nous nous entretiendrons plus loin.

Parmi les souvenirs que me restent de notre séjour à Coutigliano il y a celui des siestes du milieu du jour, sous les pins des environs du bourg et un bruit de détonations très spéciales des gousses de genêts, éclatant sous les rayons du soleil.

Je me souviens aussi des randonnées sur la grande route, avec nos trois aînés. Nous chantions à gorges déployées toutes les chansons

et de toutes les rangaines de notre répertoire de Suisses, au grand ébahissement des gens du pays, qui ignoraient que l'on pût chanter, pour scander et soutenir la marche.

Quelques fois nous allions assez loin. Un jour nous poussâmes jusqu'au "lago Scafagliolo" connu déjà de Boccace, qui le décrit. C'était alors, au milieu de la forêt, une coupe verte et mystérieuse, enveloppée de légendes, aux eaux perfides et profondes, d'une température glaciale. Aujourd'hui, tout est déboisé; une herbe rare et jaunie couvre les pentes parmi les rochers et les éboulis; quant au lac, il apparaît comme une "gouille" assez profonde dans la dépression d'une combe. Mais c'est le "lago Scafagliolo" tout de même et de là-haut la vue s'étend au loin sur la contrée.

C'était une course de toute la journée, Quatre heures de marche pour aller et autant pour revenir, pour autant que je m'en souviens.

Au milieu de la journée, à peu près, sans doute pour piqueniquer, sur le versant d'un col auprès de larges sources jaillissant avec abondance en demi cercle et connues sous le nom de "sources d'Hannibal". C'est dit la tradition en ce lieu écarté, en plein dans la forêt de l'Appenin, que les troupes du fameux général carthaginois se sont arrêtées un certain temps. À raconter la chose cela semble un détail pittoresque et amusant d'intérêt historique; mais, là-haut, dans le grand silence de la montagne et à voir couler les eaux, là où elles avaient toujours coulé, ce fut tout autre chose. Alors les souvenirs prirent corps, stimulés par l'imagination et je me sentis environné par tout un monde invisible. Des manipules de corvée montaient et descendaient pour puiser de l'eau, de soldats d'un autre âge, casqués et cuirassés, parlant un langage étrange ne correspondant à rien de ce que pouvait me fournir mon savoir. Les commandements résonnaient impératifs, des éclairs d'un bleu froid jaillissaient des aciers des armes; une discipline rigide scandait les mouvements; les armes cliquetaient, tandis qu'au loin, parmi les arbres de la forêt, les tentes se dressaient, à perte de vue. De loin je voyais passer le descendant des Barka, ce grand capitaine qui savait vaincre; mais ignorait le profit qu'on doit tirer de la victoire. Les vêtements et les armements avaient changé, les moeurs n'étaient plus les mêmes; mais les passions qui dirigent les hommes étaient toujours les mêmes. La lutte reprenait vie qui opposa Rome à Carthage et qui oppose encore aujourd'hui l'Europe à l'Afrique.

Je me sentais tout ému et même les enfants, impressionnés sans doute par le silence de leur père, étaient silencieux et rêveurs.

Un épisode fâcheux, mais pourtant sans gravité, marqua le retour. Comme le vent fraîchissait et que Ghita avait froid, nous nous servîmes pour la protéger de ce que nous avions sous la main, soit d'un grand châle que nous avions emporté comme tapis lors des pique-niques. Emmitouflée de la sorte et les bras pris dans l'étoffe elle n'en dévalait pas moins la pente, en courant en avant. Mais, tout à coup, crac! elle fait un faux pas, perd l'équilibre, tombe la tête la première et va se devernir la figure, sans pouvoir se protéger. Grande fut notre consternation et sa désolation. Nous parâmes au désastre de notre mieux et la course s'acheva, sans autre incident dans la nuit qui tombait.

Je me souviens qu'une autre fois, parmi les broussailles et au milieu des moutons, qui surgissaient à l'improviste et aux moments les plus inopportuns, j'ai avec les enfants, escaladé un de ces petits sommets à pic, qui surgissaient de tous côtés autour de la bourgade, et que, de là la suite et la multitude de ces crêtes ressemblaient à une mer démontée.

Mais, ordinairement, nous nous contentions de promenades moins longues et dans des lieux plus accessibles. Alors Maria nous accompagnait avec le poupon, qui était le petit Henri, avec la domestique que nous avions emmenée de Suisse, une bonne Vaudoise de Vaultion et une petite jeune fille que nous avions engagée sur place, pour faire les courses et les emplettes.

C'était un curieux spécimen que cette gamine de Coutigliano. Elle semblait ne jamais avoir franchi les portes de sa bourgade, pour courir la montagne; elle se tordait les pieds dans les prés et il fallait presque la porter, pour lui faire franchir les ruisseaux que nous rencontrions à gauche et à droite. Elle professait aussi des airs de supériorité à l'égard des habitants des fermes disséminées dans la montagne; pour elle c'étaient des campagnards (coutadini); elle était de la bourgadi (cittadina). Pour moi j'ai toujours été incapable de voir une différence.

Je ne me souviens plus du tout de l'aspect extérieur de ces habitations en dehors de la bourgade; mais j'ai conservé un souvenir plus net et assez particulier des intérieurs. Nous y pénétrions ordinairement, pour y chercher notre goûter. On entrait de plein pied dans une chambre grande et claire, où tout était propre et harmonieux; mais dont les murs très droits étaient construits de pierres sèches, superposées, sans être reliées entre elles par le moindre mortier ou ciment. Le sol était dallé de pierres plates juxtaposées

sans symétrie. Au milieu de la pièce brûlait un feu, dont la fumée s'échappait par une ouverture ménagée dans le toit; mais rien ne rappelait les intérieurs de fromageries suisses de montagne où tout est vernissé de noir.

L'accueil était aimable et nous trouvions, contre une honnête rémunération des bols de lait et des "necci" (prononcer netchi). Je crois bien que le lait était du lait de vaches; cela ne me semble pas avoir rien à faire avec du lait de brebis; mais les vaches, je ne les retrouve pas dans ma mémoire et même je me demande si le les ai jamais vues.

Quant aux necci c'est le pain habituel des gens de la contrée, qui passent pour avoir, d'ordinaire, une vie très frugale, mais aussi pour être capables de préparer, d'engloutir et de savourer des repas pantagruéliques et raffinés, lors de certaines fêtes. Cela se retrouve, d'ailleurs, dans tout le Midi, comme le montrent les aventures de don Quichotte de la Manche, les noces de Gamache d'une part et l'ordinaire des voyageurs, d'autre part.

Mais c'est des necci dont je parle. Ce sont des sortes de galette de châtaignes. Il y a chauffant dans le feu de la chambre que nous avons entrevue, des tesseri, c'est-à-dire des pierres rondes et plates, et, à côté du feu une sorte de gaine formée de deux longues tiges de fer, qui se croisent, puis se redressent de manière à pouvoir maintenir les "tesseri" les unes au-dessus des autres. Après avoir mélangé de l'eau et de la farine de châtaignes, pour en faire de la pâte, on prend une boule, qu'on aplatit entre des feuilles sèches de châtaigniers. On trouve toujours des bouquets de ces feuilles, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur des maisons. On pose la galette sur une première "tessera" brûlante, au fond de la Griffe; puis vient une seconde "tessera" sur la première galette; puis une seconde galette sur la deuxième tessera et ainsi de suite jusqu'à ce que la gaine de fer, longue d'à peu près soixante quinze centimètres soit pleine. Alors on défourne, sortant la première tessera et la première galette, suite à point. Et ainsi de suite. Rien de plus primitif; mais rien non plus de plus élégant. Et les necci m'ont paru une nourriture savoureuse et parfaite. Sur les faces de la galette on retrouve légèrement imprimés les dessins des nervures des feuilles. J'ai vu les "tessere" et la longue gaine de fer; j'ai vu les bouquets de feuilles sèches de châtaigniers, mais je n'ai jamais assisté à la confection; ce que je regrette.

7

Et maintenant le mobilier? Quel était le mobilier de ces intérieurs? Sans doute des escabeaux, semblables à tous les escabeaux de partout. Peut-être des chaises pailées de Sestri-Levante, que l'on retrouve dans tous les coins d'Italie! Je ne me le rappelle plus. Et je n'ai pas non plus le souvenir de tables particulières, ni de buffets ou de coffres dans lesquels on serrait la vaisselle.

Je n'aurais de même aucun souvenir de la vaisselle, si je n'avais conservé quelques assiettes dont nous nous servions, pour notre usage journalier à Coutigliano. De retour en Suisse, je les ai placées contre mon mur de salle-à-manger. Or, soupant un soir, par hasard, à la cure de Cartigny, le critique d'art, Florentin, qui n'avait certes de la politesse toscane que son nom d'emprunt, m'adressa ce compliment à double entente, en les avisant: "C'est peut-être ce qu'il y a de mieux chez vous!" et comme le ton sentait plutôt la critique que l'éloge, je traduisis à part moi: "C'est moins mauvais que tout le reste". C'était, somme toute, encore un éloge, qu'elles méritent. Ce sont des assiettes creuses d'une faïence épaisse, avec une légère incurvation formant bordure. La matière est une terre grossière couverte d'un engobe crème légèrement rosé. Des dessins géométriques ou de feuillage stylisés, ou encore un oiseau, en brun, vert, et jaune servent de décoration.

Un autre souvenir me revient, qui n'a du reste aucun lien avec ce que je viens de dire. Comme cela se pratique en pays catholiques, il y avait dans la contrée, ici et là, comme au hasard, au bord des vieux chemins, de petits oratoires ornés de charmantes majoliques. Il ne faut pas oublier que nous sommes dans le pays de Luca della Robbia. Or toutes ces petites merveilles de piété et de grâce étaient sauvagement mutilées. A coups de marteau ou autrement, on avait brisé les têtes et les membres des saints personnages, les oreilles et les pattes de l'âne portant Jésus. Et, quand on s'enquerrait de ces actes barbares de sauvagerie, on obtenait invariablement, toujours, la même réponse, sans qu'une inflexion de voix trahit jamais l'approbation ou le blâme: "Les socialistes".

Des oratoires je passe tout naturellement aux deux couvents de Coutigliano.

Le premier, dont on voyait les décombres lugubrement noircis à l'une des entrées de la bourgade, avait été un couvent d'hommes. Comment avait-il été incendié? Accidentellement ou par malveillance? Et par qui? Je n'ai jamais rien pu savoir.

Le second était un couvent de femmes, et, dès qu'il avait été

sécularisé avec les autres couvents d'Italie, les gens du pays s'étaient hâtés d'y installer un théâtre, comme cela se pratiquait communément à ce qu'on m'a raconté; les toscans sont en effet grands amateurs de représentations dramatiques. J'ignore ce que pouvaient être les productions littéraires des habitants de Coutigliano, leur activité ne devant se manifester qu'en hiver. En été le couvent était le domaine des étrangers. On y avait installé le "club des étrangers". Moyennant une redevance fixe chacun avait le droit de s'installer dans les jardins, de s'y rencontrer avec les autres membres, de s'y faire servir des consommations et de se servir du théâtre.

Donc, un jour que les enfants jouaient dans le jardin, sans doute sous la surveillance de notre bonne vaudoise, et tandis qu'un groupe des membres du club préparait une soirée littéraire, et musicale dans la salle des spectacles il me prit fantaisie de faire l'inspection des lieux. Je commençai par inquiéter vivement les acteurs qui craignaient que j'eusse l'intention de les épier, pour n'avoir pas à payer ma place, lors de la représentation. Mais cela n'était nullement mon intention, comme j'eus l'occasion de le leur prouver par la suite.

J'allai donc de lieu en lieu et d'étage en étage. C'étaient de vieilles bâtisses, qui, autant que j'en puis juger par mon manque de souvenirs ne représentaient rien de particulier. Ainsi je parvins jusqu'aux greniers, où, tout-à-coup, mon attention fut vivement sollicitée. Dans une petite pièce assez bien conservée et éclairée, où je parvins, après avoir franchi des poutres et des planchers sujets à caution, je trouvai des peintures, une accumulation de peintures. Il y en avaient une soixantaine jetées en désordre les unes par dessus les autres. Je dis soixante. Est-ce que je les ai comptées? Je ne m'en souviens plus mais à les revoir par la pensée, ce doit en être à peu près le nombre.

Dans ce fouilli il me parut que la plus grande partie n'était que barbouillages informes sans valeur artistique; je notai seulement que plusieurs de ces essais représentaient des "circoncisions". Mais, au milieu de ce fatras, il me parut que quelques peintures pouvaient être intéressantes. Je commençai donc à établir un ordre et à tirer quatre peintures de ce chaos. D'abord une très petite toile, très gauche et primitive; mais qui reproduisait des traits précis; ce devait être un portrait d'abesse. Ensuite une Sainte Vierge, portant l'enfant Jésus. En troisième lieu une tête du Christ, émergeant d'un fond d'ombres. Enfin un curieux buste de sainte cou-



ronnée et vêtue d'un manteau princier dont le visage se détachait sur une auréole d'or posé à plat.

Avec mon épouse, à qui je m'étais empressé de faire part de ma découverte, nous montâmes plusieurs fois jusqu'à la petite salle des peintures. Nous avions un peu le sentiment que nous risquions notre vie à passer d'une poutre vermoulue à un plancher qui risquait de s'effondrer. Heureusement il ne nous est arrivé aucune aventure fâcheuse. Avant tout nous voulions nettoyer un peu ces toiles, car elles étaient couvertes d'une telle couche de poussière et de crasse qu'elle disparaissaient comme derrière un voile opaque. Avec nos mouchoirs qui devenaient noirs et notre salive, nous faisons surgir des parties lumineuses de plus en plus étendues. Que de fois n'ai-je pas craché sur la figure du Christ non pour ajouter une nouvelle ignominie à toutes celles qu'il avait subies de son vivant, mais, au contraire, pour le voir apparaître un peu plus glorieux; et chaque fois nous nous réjouissions de quelque nouvelle découverte.

Vers cette époque, rencontrant parmi les hôtes du club un antiquaire qu'on me dit être l'un des plus avisés de Florence, je lui demandai: "Monsieur, vous qui vous y connaissez, croyez-vous qu'on puisse trouver de vieilles peintures dans la contrée?". - "Non, me répondit-il, c'est impossible. J'ai été partout, j'ai tout fouillé, il ne reste rien". Naturellement je n'en dis pas davantage.

A peu près vers le même temps, avisant, un jour, le gardien du club, je lui tins à peu près ce discours: "Il y a, là-haut, dans les greniers, tout un déballage de vieilles peintures; je ne sais pas ce qu'elles peuvent valoir; peut-être bien n'ont-elles aucune valeur. Cependant j'en emporterais volontiers quelques-unes comme souvenirs. Immédiatement le gardien s'enquit du prix que je comptais mettre à cette acquisition. Je répondis que je ne voulais pas y consacrer une somme; mais que je donnerais volontiers un écu pour chacune des toiles que j'avais mises à part. "Bien, dit le gardien. J'en parlerai au syndic! "A la rencontre suivante, je demandai" Et le syndic qu'a-t-il dit?". - "Oh! dit le gardien, le syndic ne veut pas s'en mêler. Il prétend qu'il n'est plus syndic que nominalement, vu qu'un nouveau syndic a été désigné; c'est donc lui que la chose regarde!" "Et bien ! adressez-vous au nouveau syndic!". A la rencontre suivante j'entendis que le syndic désigné pensait ne pas pouvoir trancher la chose, vu qu'il n'était pas encore entré en fonctions. "Mais, ajouta le gardien, ne vous inquiétez pas, la chose finira par s'arranger!". Et il ne fut plus question de rien jusqu'au moment de mon départ. Est-ce que je prévoyais comment la chose devait finir? Est-ce que je

n'y pensais plus? Je ne saurais le dire. Mais, comme j'étais déjà monté sur le siège de la patache, à côté du cocher, je vis s'approcher le gardien, un paquet plat et un rouleau sous le bras. "Trois" me dit-il. Je tendis trois écus, ou étaient-ce trois billets? Et, fouette cocher! nous étions partis.

En arrivant à destination, peut-être à Lucques, peut-être à Livourne, je constatai que le rouleau contenait la tête du Christ détachée de son châssis vermoulu et que le paquet contenait la madone et la sainte.

Qu'était devenu le portrait présumé d'une abesse du monastère? Avait-il glissé loin des autres peintures? C'est l'hypothèse la plus plausible. En tous cas il ne m'était plus possible de demander des explications. Je me contentai de regretter et je regrette en outre de n'avoir pas mieux examiné le reste du tohu-bohu.

A Livourne mes peintures restèrent reléguées dans un réduit où s'accumule tout ce dont je n'avais pas un usage immédiat. A qui en aurais-je parlé? Aucun de mes paroissiens ne s'y serait intéressé. Mais un jour, je ne sais pas par quel hasard, un de mes paroissiens m'apporta un gros bouquin d'érudition tout bourré de dates et faits précis relatifs aux communes les plus diverses de Toscane. J'ai malheureusement oublié et le titre et l'auteur de l'ouvrage. Mais voici <sup>ce</sup> que j'y lus, qui peut fournir des lumières sur la provenance de mes peintures, c'est qu'une même aventure arriva, à environ un siècle de distance, soit au Véronèse, soit à Giovanni di San Giovanni: l'un et l'autre furent retenus pendant toute une saison à Coutigliano pour avoir voulu franchir la frontière que séparait le duché de Modène de la Toscane. C'est à ces circonstances que l'on doit les peintures de l'église auxquelles il a été fait allusion précédemment. Et si le Véronèse et Giovanni di San Giovanni ont laissé deux grandes peintures à Coutigliano pourquoi n'auraient-ils pas eu l'occasion d'en peindre et d'en laisser d'autres.

Maintenant comment mes peintures purent-elles franchir la frontière d'Italie et arriver en Suisse, car pour éviter la fuite des oeuvres d'art, qui menaçait de devenir une véritable hémorragie, l'Italie avait, au moins en théorie, décrété la fermeture rigoureuse de ses frontières et, dès cette époque, ses douanes se montraient aussi tracassières qu'une administration de cette nature peut se montrer? La solution du problème fut très simple. Mon expéditeur, -était-ce Gondrand, était-ce un autre?- prit quelques études de l'ami Ghittoni, qu'il alla présenter à une commission de contrôle de l'académie de peinture de Pise et obtint un laisser-passer.

11.

général. Glissées dans quelques tiroirs de commode, elles arrivèrent avec tout mon déménagement et sans encombres, à Carouge, où je m'établis, après avoir quitté ma paroisse de Livourne, pour devenir secrétaire-adjoint du Consistoire de notre Eglise nationale à Genève.

Pour tirer mes peintures de la pénombre dans laquelle elles étaient bien forcées de dissimuler leur négligé et même leur nudité, si je puis m'exprimer ainsi, bref pour pouvoir les produire au grand jour et les exposer, il ne me restait plus qu'à les habiller, c'est-à-dire leur trouver des cadres. Comme c'est dans un grenier, à Coutigliano, que je les avais découvertes, c'est aussi dans un grenier, mais à Carouge, que je trouvais les cadres. Mais quelle différence entre ces greniers. Autant le premier respirait la décrépitude, le désordre et la fantaisie, autant celui de Carouge était correct et sévère: Les murs étaient bien droits et vêtus de gris, les planchers balayés et d'une propreté impeccable. Or au milieu de toute cette rectitude se dressaient deux grands et beaux cadres, faits pour contenir des personnages de grandeur naturelle et en pied. Ils étaient dorés à la feuille et dataient du premier empire, autant que je pus m'en rendre compte. J'imaginai immédiatement le parti que je pourrais tirer de cette trouvaille.

"Qu'est-ce que ces grands diables de cadres qui s'ennuient dans votre grenier?" demandai-je au docteur Rapin, à qui je louais notre logement de Carouge?— "Ah! me fut-il répondu, c'est une des excentricités de mon parent Durand-Roth, qui était un vieux garçon et un original. Il n'a pas voulu que des portraits de personnes qui lui avaient été chères, puissent passer en des mains indignes, c'est-à-dire chez des indifférents ou même chez le brocanteur et avant de mourir il a tenu à lacérer de ses propres mains et à anéantir entièrement les peintures. Les cadres sont restés et je ne sais qu'en faire". Profitant des dispositions du propriétaire j'acquis les cadres pour peu d'argent.

Quelque temps plus tard, ayant sous la main un de ces artisans italiens habiles à tout faire à peu près, je me servis du cadre qui avait le moins de caractère, pour entourer deux peintures, qui n'ont rien à faire avec celles de Coutigliano et réservai le cadre à la gorge la plus profonde pour la tête du Christ et le buste de la sainte. On commença par encadrer cette dernière, parce qu'elle possédait encore son châssis rigide et que je ne voulais y rien changer. Pour la tête du Christ ce qui restait du cadre me parut suffisant. Il manquait évidemment un à deux centimètres, pour permettre à la peinture de développer tout son fonds; mais il ne me parut pas que cela frappât et que la tête du Christ fut à l'étroit. Monté sur un

châssis approprié celle-ci me semble au contraire merveilleusement encadrée au milieu de tout cet or.

Quant à la madone, je trouvai pour elle un cadre de bois ciré que Joyet, un antiquaire de la Ville, ami des Breitenstein me déclare typique du XVe siècle. Comme je trouvais qu'il ne s'accordait pas mal avec la peinture, j'en fis l'acquisition, en même temps que je chargeai ce spécialiste de boucher et de camoufler un vilain accroc au milieu du cou de la vierge.

Ainsi les peintures de Coutigliano prirent triomphalement place sur les murs des appartements que j'occupai successivement à Carouge, Cartigny et Anières.